



# Georges Bataille à Vézelay



Georges Bataille - vers 1943

## Nuit du tombeau (1943)

Ni collaborateur ni résistant mais « négativité sans emploi », Bataille arriva à Vézelay en mars 1943 tandis que paraissait *L'Expérience intérieure*, premier vrai livre publié sous son vrai nom. Atteint de tuberculose pulmonaire – il avait dû quitter son poste de conservateur à la Bibliothèque nationale en avril 1942 –, il s'installa à quarante-cinq ans dans le haut lieu madeleïnin. Loin de tous les groupes qu'il avait animés à Paris depuis 1929, il entendait y poursuivre son *expérience intérieure* : « J'entends par *expérience intérieure* ce que d'habitude on nomme *expérience mystique* : les états d'extase, de ravissement, au moins d'émotion méditée. » Le village accueillait alors de nombreux réfugiés attirés là à tort ou à raison par l'espoir de se ravitailler facilement. Cependant, il y régnait un climat pesant, lugubre ; la basilique était fermée

« Quand venant de Paris nous entrâmes dans la maison, des voiles de crêpe noir séchaient aux arbres du jardin ensoleillé. Ce lugubre "présage" m'a serré le cœur (...). » G.B.

(Bataille, un peu plus tard, en détiendra les clefs). Il avait loué, à mi-pente, une petite maison austère et inconfortable, sise au 59 de la rue Saint-Etienne.

L'écrivain fut aussitôt retenu par cette maison « étroite au milieu des toits délabrés se hérissant, se dominant les uns les autres », par cette maison dépouillée, froide et nue comme une tombe, tranchante comme une lame. Tournant le dos au village, « une longue bande de terrain que divise une allée de buis forme terrasse » et ouvre, au-dessus des remparts, sur un paysage austère : le repli d'une vallée, les champs puis les bois ; au fond où coule le regard se devine la plaine où saint Bernard prêcha la deuxième croisade : « Dieu le veut ! »

Aujourd'hui que je la visite, les volets claquent, la pluie griffe les vitres. Rien n'a beaucoup changé sans doute. L'escalier central qui conduit au premier étage est dominé par une lucarne qui semble un puits inversé, un immense *œil pinéal* ouvrant comiquement sur « un ciel beau comme la mort, pâle et invraisemblable comme la mort ». Dans la petite bibliothèque, une pile du *Sacré* de Laure attend toujours ses lecteurs.

Bataille est sensible à l'aspect bucolique de la campagne vézélienne, à la brusque montée de la sève printanière : « Hier, l'immense bourdonnement des abeilles montant dans les marronniers comme un désir d'adolescent vers les filles. Corsages dégrafés, rires d'après-midi, le soleil m'illumine, il m'échauffe, et, riant à mort, il éveille en moi l'aiguillon de guêpe. » Il est dans le paysage et note : « Un paysan dans sa vigne laboure et jure contre un cheval : ses

menaces criées font passer dans la campagne printanière une ombre néfaste. Ce cri en rejoint d'autres : un réseau de menaces assombrit la vie. » Ce réseau de sombres menaces lui est apparu d'emblée : « Quand venant de Paris nous entrâmes dans la maison, des voiles de crêpe noir séchaient aux arbres du jardin ensoleillé. Ce lugubre "présage" m'a serré le cœur (...). Le premier jour où nous avons couché dans



Vézelay - Terrasse de la maison de Georges Bataille

la maison, la lumière faisait défaut dans la cuisine où nous dînions. A la nuit tombante, la tempête du vent atteignit une violence inouïe, les arbres du jardin agités comme des loques et tordus dans les hurlements du vent. La nuit acheva de tomber, la lumière s'éteignit dans toute la maison. »

Nouvelles « coïncidences » : Vézelay lui rappelle la traversée d'Innsbruck ornée de banderoles noires annonçant la mort du chancelier Dollfuss assassiné par les nazis durant l'été 1934, mais aussi le surgissement du Commandeur à la fin de *Don Juan* à cause de cette nappe noire qui recouvre la table quand le libertin arrive au souper où l'homme de pierre l'a convié. Bataille vécut l'installation à Vézelay comme l'instant qui précède immédiatement l'entrée de la mort.

A Vézelay, Bataille ne demande pas la paix de l'âme – voire la grâce – mais l'angoisse, la pire angoisse car elle seule « met l'*ipse* en question ». Il semble être venu là pour s'engloutir dans la nuit. Il arrive possédé du désir de chavirer, de se perdre. Le bourg est un vaisseau qui sombre, un pot de chambre fêlé. Un malaise. « Time is out of joints. » Il écrit :

« La maladie la mort du monde  
je suis la maladie  
je suis la mort du monde. »

Le bourg enserré dans ses remparts lui permet de dramatiser sa vie à l'extrême, d'y condenser des images violentes. La basilique, la place cernées par les maisons bourgeoises constituent

une scène, un décor où théâtraliser sa vie, où rejouer la nuit de Trente dont il a parlé dans *Le Bleu du ciel* (alors non encore publié) :

« L'horrible nuit de Trente (les vieillards étaient beaux, dansaient comme des dieux – un orage déchaîné regardé d'une chambre où l'enfer... – la fenêtre donnait sur le dôme et les palais de la place). La nuit, la petite place de V., en haut de la colline, ressemblait, *pour moi*, à la place de Trente. »

Travail de méditation, de sape du sujet. Bataille se déchire violemment : « Le sujet s'engloutit, c'est sa chance. » Loup solitaire, il erre dans les bois, foule l'humus, recherche l'arbre foudroyé, s'accroche aux ronces et s'écrie : « Je suis le roi du bois, le Zeus, le criminel. (...) Ma folie dans le bois règne en souveraine. Qui pourrait supprimer la mort ? Je mets le feu au bois, les flammes du rire y pétillent. » Ou bien il descend jusqu'au village voisin : « J'aime la mort je la convie / dans la boucherie de Saint-Père. »

A Vézelay, Bataille va jusqu'au bout de sa violence autodestructrice, jusqu'au bout de l'horreur qui fait ressurgir l'image enfouie du père aveugle et impotent abandonné par toute la famille sous les bombes allemandes en 1917 à Reims. « Rien ne s'arrangeait qui n'ait d'abord atteint le pire. » Le pire, les poèmes sombres, déchirés et déchirants de *L'Archangélique* le disent :

« Immensité criminelle  
vase fêlé de l'immensité  
ruine sans limites

immensité qui m'accable molle  
je suis mou  
l'univers est coupable

la folie ailée ma folie  
déchire l'immensité  
et l'immensité me déchire. »

« Le Tombeau »

Vézelay 1943 : nous sommes au cœur de la « Somme athéologique », au cœur de l'œuvre de Bataille qu'il faut imaginer dansant au bord de l'abîme. Ou sur la corde raide. Un pied déjà dans la tombe. Et riant d'un rire immense et fêlé. Face au Christ immobile de la basilique, il danse une danse ivre, échevelée, semblable à celle qu'il exécutera devant Sartre.



Diane, Georges Bataille et Jean Costa à Vézelay - vers 1948

## Volonté de chance

Mais, au sein de cette angoisse, dans ce « huis clos » étouffant qu'est Vézelay pour lui, surgit soudain la chance d'une rencontre déterminante, celle d'une jeune femme de vingt-trois ans : Diane Kotchoubey de Beauharnais. Bataille est frappé par cette stupéfiante série de hasards :  
- trois ans plus tôt, il a adopté le pseudonyme de Dianus ;  
- elle a échoué à Vézelay après avoir planté au hasard une épingle sur une carte de France ;

- elle a loué la maison qu'il avait lui-même retenue pour son ex-femme Sylvia et Lacan qui ne sont pas venus ;  
- elle vient de lire *L'Expérience intérieure*.

« Un glas perce le ciel, mais il est gai. Je meurs, mais je ris de mourir. » G.B.

Au bout de la nuit, l'excès d'angoisse révèle qu'« au lieu de Dieu, il y a la chance ». Bataille accomplit ainsi un pas de plus dans son expérience intérieure : la chance, contraire de la technique (yoga, etc.), ne s'ouvre qu'au bout du possible. Cette révélation jubilatoire irradie les pages du *Coupable* qu'il continue d'écrire. Le voici passé de la religion de la mort à celle de la chance, de la volonté d'angoisse à la *volonté de chance*, expression qui sera le sous-titre du *Sur Nietzsche*, troisième volet de la Somme. Il écrit alors cet hymne à la chance :

« Ô les dés joués  
du fond de la tombe  
en des doigts de fine nuit

dés d'oiseaux de soleil  
saut d'ivre alouette  
moi comme la flèche  
issue de la nuit

ô transparence des os  
mon cœur ivre de soleil  
est la hampe de la nuit. »

En octobre 1943, il quitta Vézelay. Plus tard, il dira de ce moment de sa vie qu'il « était en même temps malheureux et beau » et qu'il lui laisse « un souvenir d'angoisse et de merveilleux ».

## Economie générale (1945-1949)

Alors qu'après la Libération tout se passe à Paris, Bataille décide de revenir à Vézelay. Il y vivra avec Diane de mai 1945 à mars 1949. A nouveau, il choisit le retrait – qui n'est pas désertion – et se réinstalle dans la petite maison de la rue Saint-Etienne. Bibliothécaire en disponibilité, il doit désormais gagner sa vie par son travail intellectuel. Il fonde la revue *Critique* : « Il faut que la conscience humaine cesse d'être compartimentée. *Critique* cherche les rapports qu'il peut y avoir entre l'économie politique et la littérature, entre la philosophie

et la politique. » En dépit d'innombrables difficultés, la revue est reconnue pour ses remarquables analyses et Bataille reçoit de fervents hommages (Char lui écrit : « Toute une région majeure de l'homme dépend aujourd'hui de vous. ») Pour *Critique*, Bataille se dépense sans compter et rédige de 1946 à 1949 plus de six cents pages. Il continue aussi d'approfondir la notion d'*expérience intérieure*, travaillant aux addenda du livre qui l'a fait connaître. En 1947, *Méthode de méditation* recherche une définition de « l'opération souveraine » : « la moins inexacte image » lui semble être « l'extase des saints ». En 1947 également, *Haine de la poésie*, ouvrage fort décousu, développe la notion de transgression définie comme ce qui pousse l'être jusque dans « l'haleine de la mort » par la violation systématique de la morale admise, par la contestation désespérée du Bien que Bataille présente comme le garde-fou des sociétés moins soucieuses de savoir que de préserver.

Mais le grand livre qu'il écrit durant son second séjour vézélien est *La Part maudite*, ouvrage d'« économie générale ». Lors de sa parution en 1949, Bataille révéla qu'il y travaillait depuis dix-huit ans. Selon lui, la vie de l'homme n'a de sens qu'accordée au rythme et au destin du monde. Or celui-ci est placé sous le signe lumineux mais maudit de l'hybris, de l'excès, de la dilapidation, de la consommation dont l'énergie solaire est le parfait exemple : « le soleil donne sans jamais recevoir ». Bataille n'a cessé d'être fasciné par les gaspillages de la nature, mais l'homme est un sommet en ce qu'il dilapide sciemment. On peut définir l'homme comme un animal qui sait qu'il agit souverainement en dépensant et en se dépensant. Bataille renverse les morales traditionnelles accumulatives et conservatrices.

En mars 49, Bataille dut quitter Vézelay avec sa femme et leur fille qui venait de naître pour rejoindre Carpentras. Afin de faire vivre sa famille, il avait dû se résigner à reprendre son métier de conservateur. Mais il revint régulièrement dans le petit bourg médiéval.

## Rire infini (1962)

Il fut enterré à Vézelay en juillet 1962. « Un glas perce le ciel, mais il est gai. Je meurs, mais je ris de mourir. » Quelques rares personnes suivirent le corbillard. A l'écart, se tenait un jeune couple inconnu, mystérieux : le peintre Max Schoendorff et sa compagne. De retour à Lyon, l'artiste peignit *L'Enterrement à V. (Hommage à Georges Bataille)*, toile véhémement

où, dans un espace aveuglé, sans fond, s'expose le sacrifice de la forme, la montée inexorable de l'informe.

A Pierre Prévost, ami lui rendant visite, Bataille avait tenu à montrer « les sculptures révélées par Viollet-le-Duc, lorsque celui-ci entreprenait la restauration [de la basilique]. Elles avaient été recouvertes de plâtre par ordre de Bernard, jugeant certaines scandaleuses, car représentant, avec tout le réalisme propre au roman les péchés capitaux. » Le Moyen Âge de Bataille est fait de bruit et de fureur (Apocalypse de Saint-Sever, sorcières, Gilles de Rais...), mais aussi du non-sens des fatrasies. Il s'accorde mal à « la gloire de l'immortelle Pentecôte » chère à Henri Petit.

« Dans le rire infini  
la forme divine fond  
comme du sucre  
dans l'eau. » G.B.

Bataille constitue la « part maudite » d'un Vézelay frileusement replié sur ses certitudes catholiques. Il a annoncé le sacré – dans *Cahiers d'art*, la revue de Zervos – mais ce n'est pas celui des religions. Il détourne les mots, ouvre les concepts et disjoint le sacré de la substance transcendante pour le lier à la transgression. Le sacré devient alors immanence. Là où le chrétien entend rapport homogénéisant au divin, Bataille entend crachat, excrément, rupture de l'identité...

Il reste à tout jamais « égaré » dans les bois de Vézelay, le corps secoué par le tremblement de l'extase ou par un rire inextinguible, dans l'attente de celui qui le tuerait sans hésitation. Bataille et toute son œuvre sont en attente du couteau du sacrifice. C'est lorsque la lame est brandie sur lui qu'il écrit le mieux.

J'aime, en passant devant sa petite maison grise aux volets écaillés, imaginer son RIRE profond, inouï. Selon lui, le rire précipite « l'agonie de Dieu dans la nuit noire ». Il dit aussi que « dans le rire infini la forme divine fond comme du sucre dans l'eau. »

Christian Limousin ■

Christian Limousin est professeur de lettres au lycée R. Rolland de Clamecy et écrivain. Il a organisé la manifestation de Vézelay (L'Eros et le Sacré, 31 août 2002) célébrant le quarantième anniversaire de la mort de Bataille.

Illustrations extraites de Georges Bataille, la mort à l'œuvre de Michel Surya, Paris, Librairie Séguier, 1987